

1954 - Diên Biên Phu

Une défaite qui a profondément marqué ceux qui ont participé aux combats et à la captivité qui a suivi, pour les survivants. La bataille est très bien racontée par notre camarade Edmond Krumenacker (LB 29, Ep 34, Au 37, Va 40), capitaine à la 13^e DBLE à Diên Biên Phu, dans le Mémorial des Enfants de Troupe morts pour la France, de la page 192 à la page 207, cartes à l'appui.

Témoignage de Jean-Marie Juteau (Tu 40-45), officier d'artillerie sur " Eliane 2 "

“ 50 ans déjà ... Diên Biên Phu. Le 7 mai 1954, combien de Français et Françaises n'ont pu retenir leurs larmes en entendant sur les médias la nouvelle de la chute du camp retranché de Diên Biên Phu ?

Là-bas, à une journée d'avion de Paris, les combattants viêts dévalaient dans la cuvette, de toutes parts, emmenant avec eux, vers la piste des camps, par petits groupes, les prisonniers valides ou blessés. En novembre 1953, Diên Biên Phu s'annonçait comme la plus grande bataille de la guerre d'Indochine. Toute l'union française allait y participer, Français de métropole, légionnaires, Africains, tirailleurs algériens et marocains, vietnamiens et thaïs ... Tous portaient se battre pour un ultime choc.

Ainsi, le 20 novembre 1953 a lieu la plus grande opération aéroportée de cette guerre (Castor) ; 67 Dakotas larguent le 6^e BPC de Bigeard, le 2/1^e RCP de Bréchnignac et le 35^e de Millot, près de l'ancien poste créé en 1922. La cuvette est occupée. Les largages se poursuivent les jours suivants afin de rendre opérationnelle la piste existante et de procéder à l'opération Pollux consistant à récupérer les unités thaïs de Lai Chau.

Progressivement, alors que les unités s'installent, le Viêt-minh occupe les hauteurs autour du centre de résistance. C'est ainsi que fin janvier, cinq divisions se trouvent autour de Diên Biên Phu. Parallèlement, l'aide des Chinois à nos adversaires augmente sensiblement. Les unités cherchant le contact vers le nord-est rencontrent de plus en plus de résistance et accusent de lourdes pertes. Toutefois, la défense s'organise avec de faibles moyens dus en particulier à l'éloignement de Hanoi (350 km). Début mars, les pertes sont de 150 tués, 800 blessés et une centaine de disparus.

C'est le 13 mars que débute la “ bataille ” 9 000 coups de 105 viêts s'abattent sur “ Béatrice ” et “ Gabrielle ”, points d'appui situés au nord-est et au nord du dispositif. Un seul coup détruit le PC du 3/13^e DBLE et le colonel Gaucher est tué.

Le 18 mars, le point d'appui des “ Anne-Marie ” est abandonné mettant en danger le terrain d'aviation. A partir du 28 mars, la piste est inutilisable et le centre de résistance isolé. Dès lors, le général Giap considérant qu'il a trop de pertes, décide de créer un réseau de tranchées, gigantesque. En mai, il atteindra plus de 200 km.

Le 29 mars, sous le commandement de Bigeard, une opération est montée contre la DCA ouest, 17 mitrailleuses chinoises sont récupérées (20 morts au GAP 2, 300 à la division 351 Viêt-minh). Les Viêt-minhs s'adressent aux combattants avec des haut-parleurs pour susciter des redditions (légionnaires, tirailleurs, Vietnamiens).

Le 30 mars, la division 316 attaque “ Dominique 1 et 2 ” et les occupe, “ Dominique 3 ” et “ Eliane 2 ” résistent après avoir changé de main grâce à des tirs d'arrêts efficaces.

Le 2/1^{er} RCP saute le 2 avril avec des artilleurs du GM 35. Depuis le 13 mars, les pertes sont plus importantes, les blessés s'entassent dans les abris, l'hôpital central étant submergé. Le commandant Grauwin et ses adjoints opèrent sans interruption.

Le 2^e BEP est largué le 9 avril et monte sur “ Eliane 2 ”. Il pleut à verse et les tranchées regorgent d'eau et de boue. Le mauvais temps gêne l'intervention aérienne et plusieurs appareils ont été abattus par la DCA viêt.

Le 6 avril, les pertes s'élèvent à 1 500 tués et 4 000 blessés. Une contre-attaque menée par le 6^e BPC, le 2/1^{er} RCP et une partie du 5^e BPVN, aboutit à la reprise d'“ Eliane 1 ” moyennant de lourdes pertes.

Jusqu'à fin avril, une accalmie relative se produit. Le général Giap prépare sa grande offensive et développe le réseau de tranchées jusqu'aux barbelés des points d'appui. En même temps, l'artillerie Viêt-minh harcèle nos canons. Plusieurs pièces de 105 et 155 sont détruites.

Le 3 mai, une partie du 1^{er} BPC saute et rejoint "Eliane 2". Les Viêts commencent à utiliser les "orgues de Staline" (groupes de 10 tubes parallèles lançant à grande vitesse des projectiles explosifs) La nourriture, l'eau et le sommeil se font rares. Le point d'appui "Isabelle" est soumis à de nombreuses attaques et enregistre des pertes sensibles. Les largages de munitions et de ravitaillement tombent en partie chez l'ennemi qui sent de jour en jour le camp à sa portée.

Le 6 mai après-midi, la division 351 écrase la cuvette d'obus en tous genres, les abris s'affaissent et les tranchées se bouchent. "Eliane 1" tombe. "Eliane 2" attaquée à 18 heures repousse les assaillants grâce aux tirs d'arrêt massifs, mais au fur et à mesure, les pièces d'"Isabelle" sont détruites et un seul canon tire de temps en temps.

Vers 23 heures, on entend sur "Eliane 2" une énorme explosion. Les Viêts ont fait sauter une mine d'une tonne d'explosifs en ensevelissant une section du 1^{er} BPC. Les Viêts s'engouffrent dans la brèche et investissent le point d'appui. Aux environs de 10 heures du matin les "Eliane" sont occupées. A 17 heures, le cessez-le-feu est décrété après destruction du matériel et des munitions. Les tranchées sont pleines de cadavres des deux camps. "Isabelle" effectue l'opération Albatros qui échoue. Elle cesse le feu le 8 mai.

L'opération Crève-cœur échoue à 50 kilomètres de là. Le calme est revenu. Un silence impressionnant règne sur la cuvette où des fumées s'élèvent par endroits. Diên Biên Phu est tombé... !

Le bilan de la bataille a été estimé comme suit : 1 726 tués, 1 694 disparus, 5 234 blessés. Au total 10 863 prisonniers sont dirigés vers les camps, pourtant seulement "3 290" seront libérés au bout de 3 à 4 mois. Le sort des autres ne sera pas connu. Les pertes viêt-minhs, elles, sont estimées à 20 000 tués et blessés.

J'ajoute un court paragraphe concernant ce que fut la fin pour moi qui écris ces lignes :

Il fait nuit, nous sommes attachés avec du câble téléphonique, les mains reliées au cou, poussés dans la tranchée à grands cris : Maoulen, Maoulen (vite, vite), accompagnés de coups de crosse. Nous sommes 3 ou 4 alignés contre un mur (je reconnais le lieu où ma bino a été pulvérisée par un coup de 81). Je pense qu'ils vont nous abattre, les secondes sont longues... on entend quelques ordres en viêt et puis tout change. Nouvelle bousculade, nous sommes poussés vers l'est. Autour de nous, quelques coups de 120 tombent à intervalles réguliers provoquant des bruits sourds ponctués par la chute d'éclats dans la boue.

En passant à côté d'un gros trou, j'aperçois le capitaine Pouget qui fait le mort. "Eliane 2" est tombé... Nous enjambons des corps ; le sang coule sur mon visage à cause d'une blessure au cuir chevelu. Nous gagnons alors un boyau viêt qui accède "aux champs élysées"(1). Je n'ai plus de chaussures, elles m'ont été enlevées et je sens dans l'eau des éclats de fer et dans ma bouche, le goût de fiel de la défaite.

J.M. Juteau (Tu 40-45) "Eliane 2"

(1) Zone comprise entre "Eliane 2", le mont Chauve et le mont Fictif, à l'est nord-est d'"Eliane 2".

Pour plus de détails consulter :

- Les Hommes de Diên Biên Phu - Roger Bruge (Mo 40-44) Editions Perrin ;
- Quand les canons se taisent ... - J.M. Juteau - chez l'auteur, 60 rue des Fauvettes - 34200 Sète.

Initiales :

| | |
|--------|---|
| BPC | Bataillon Parachutistes Coloniaux, |
| RCP | Régiment de Chasseurs Parachutistes, |
| DBLE G | Demi-Brigade Légion Etrangère, |
| M | Groupe de Marche, |
| BPVN | Bataillon de Parachutistes Vietnamiens, |
| BEP | Bataillon Etranger Parachutistes, |
| GAP | Groupement Aéroporté, |
| DCA | Défense Contre Avions. |

Témoignage de René Payen (Ep-Au-LF 36-43), capitaine, pilote de chasse à Diên Biên Phu.

Témoin actif, au sol et en vol, des événements qui ont conduit à la chute du camp retranché de Diên Biên Phu le 7 mai 1954, je livre, à l'intention notamment de nos jeunes camarades AET, quelques réflexions concernant cette période.

Lieutenant, puis capitaine, pilote de chasse, j'ai été envoyé en Indochine en décembre 1952, pour prendre le poste de commandant d'escadrille au groupe de chasse 1/8 "Saintonge", en remplacement d'un capitaine dont l'avion s'était écrasé en territoire ennemi et qui avait été fait prisonnier par le Viêt-minh.

Le groupe de chasse, basé à Bach-Maï près d'Hanoi au Tonkin, était équipé d'avions de chasse F 8 F Bearcat, ayant appartenu à l'aéronavale des Etats-Unis ! Peints en bleu, ces appareils ont pu faire croire que toute l'aviation de combat en Indochine était pilotée par des marins, mais l'armée de l'air était bien présente !

20 novembre 1953 : les Dakotas de l'armée de l'Air larguent au-dessus de Diên Biên Phu deux vagues de troupes parachutistes qui s'emparent sans trop de difficultés du terrain. A partir de cette date, et notamment depuis le terrain de Bach-Maï où est stationné le groupe de chasse " Saintonge ", des missions de bombardement, de reconnaissance ou d'appui direct des troupes au sol se poursuivent à un rythme soutenu.

Grâce au dynamisme, à la compétence et au travail acharné du génie et des légionnaires, la piste d'aviation existante est remise en état et peut accueillir rapidement les appareils de transport qui ravitaillent le camp en vivres et en munitions de toutes sortes, en particulier pour l'artillerie qui vient d'être installée.

Le 9 décembre, je fais partie de la première patrouille de quatre avions Bearcat, qui, après avoir bombardé un objectif voisin, atterrit à Diên Biên Phu. C'est le début d'un détachement permanent de l'aviation de chasse qui opérera depuis la cuvette, directement, réduisant considérablement les délais d'intervention.

Tout en effectuant des missions d'attaque au sol ou de bombardement autour de la cuvette, je me vois confier le poste de régulateur au PCIA (Poste de commandement et d'intervention air). Depuis un abri enterré près du PC du général de Castries, commandant le camp, je me tiens en contact radio avec les appareils d'attaque de l'armée de l'Air et de l'Aéronavale qui ont décollé des terrains du delta tonkinois Bach-Maï, Gialam, Cat-Bi ou du porte-avions Arromanches.

Les missions sont, soit assignées en fonction d'objectifs reconnus ou découverts par les forces terrestres, soit confirmées lorsqu'elles ont été attribuées par les services opérations du commandement de l'Air à Hanoi.

La vie sur le camp, au début, connaît un calme relatif... Chacun s'installe, essentiellement dans des abris souterrains, sur les points d'appui entourant le terrain pour les forces terrestres ou sur le terrain même pour les aviateurs ! Mais de l'autre côté des collines qui dominent le camp, les divisions viêt-minh du général Giap ne restent pas inactives et se concentrent en vue de la grande attaque finale.

Ce calme relatif s'est notamment manifesté le soir de Noël. Sous un ciel pur, parsemé d'étoiles et alors que le Viet-Minh cesse totalement ses tirs sporadiques, la célébration en plein air d'une messe de minuit revêt un caractère particulièrement émouvant. J'entends encore monter vers le ciel " *Douce nuit - Stille nacht* " chanté avec ferveur et recueillement par les légionnaires.

Le 13 mars 1954 à 17 heures 15, un déluge de feu s'abat sur Diên Biên Phu. La grande attaque finale est déclenchée par les troupes du général Giap. Les combats sont violents et le point d'appui qui protège le terrain au nord est submergé, après une résistance acharnée des légionnaires. Les combats ne cesseront plus et, depuis nos appareils, en survolant la cuvette, nous pouvons distinguer très nettement la progression des tranchées qui, peu à peu, inexorablement, se rapprochent de la piste d'atterrissage.

En ce qui me concerne, j'ai été, le 1^{er} mars, relevé à mon poste au PCIA par un officier de mon groupe qui sera fait prisonnier avec tout le personnel de l'armée de l'Air encore sur le terrain.

Nous effectuons chaque jour de longues missions sur la cuvette, malgré une DCA de plus en plus violente et efficace, grâce entre autres aux moyens fournis par la Chine en canons anti-aériens. Mais le 6 mai au soir, une grande attaque va être déclenchée par l'ennemi, plus violente et hélas ! déterminante quant à l'issue des combats.

Le 7 mai, à 14 heures 34, je décolle de Bach-Mai à la tête d'une patrouille de 4 avions, mais, après notre bombardement sur un objectif proche du poste de commandement, l'officier du PCIA, avec qui nous sommes en contact radio, nous interpelle en ces termes : *“ C'est la fin, nous détruisons tout le matériel, au revoir, prévenez nos familles. ”*

Le cœur serré, nous rejoignons la base d'Hanoi, la bataille de Diên Biên Phu est perdue, nos moyens aériens n'ont pas pu apporter à nos camarades au sol le soutien suffisant pour changer le cours de la bataille.

Quelques remarques

1 - Le F8F Bearcat était un appareil parfaitement adapté aux missions qui lui étaient assignées. Avion robuste doté d'un moteur surpuissant, lourdement armé (canons de 20 m/m, roquettes ou bombes, bidons de napalm) qui avait une autonomie de plus de 2 heures, avec un réservoir supplémentaire, largué avant l'attaque en piqué sur DBP.

2 - Les autres avions :

- Avions de bombardement et de reconnaissance B 26 de l'armée de l'Air ;
- Avions Hellcat, Helldiver et Corsair des flottilles de l'Aéronavale ;
- Avions quadrimoteurs Privateers de l'Aéronavale ;
- Avions de transport C47 Dakota de l'armée de l'Air ;
- Avions C119 Packets, américains, pilotés par les Français ;
- Avions de liaisons d'artillerie de l'armée de Terre ;
- Avions de transport civils affrétés.

3 - Les missions : ont été effectuées dans des conditions souvent difficiles en raison d'une part de la météo et d'autre part de la DCA qui a été très active - 42 avions ont été perdus et de nombreux autres endommagés.

Le terrain d'aviation de Diên Biên Phu a été rendu inutilisable par l'artillerie viêt-minh dès le 28 mars, plusieurs appareils étant détruits au sol. Dès lors le ravitaillement du camp retranché a été assuré uniquement par des parachutages, ce qui rendait les avions de transport encore plus vulnérables à la DCA ennemie.

L'assignation des objectifs pour les avions de chasse était très difficile ; en particulier, l'artillerie adverse a su profiter au maximum du camouflage sur les hauteurs environnantes, d'où l'ennemi pouvait tirer ses obus sans trop de difficultés sur la concentration des troupes amies. Les canons se taisaient lorsque les chasseurs arrivaient dans le ciel de DBP, nous empêchant de repérer, puis d'attaquer leurs emplacements.

L'effort aérien a été malgré tout très important, citons :

- 5 611 heures de vol d'appui feu,
- 5 400 heures de bombardement,
- 27 000 heures de transport dont certaines effectuées par des avions civils.

L'éloignement relatif des terrains d'Hanoi ou de Haiphong a constitué, sans nul doute, un obstacle réel au bon déroulement des missions ; les chasseurs ne disposaient en fait que d'un créneau de quelque 15 minutes sur la cuvette même. Il est certain que ce fut là un lourd handicap pour l'efficacité de l'arme aérienne.

René Payen (Ep-Au-LF 36-43)

Témoignage de Jean Robillard (Bi 45-48)

Sur la base aérienne de Bach Maï à Hanoï, le parc 18/185 avait pour mission d'effectuer les grosses réparations sur avion. Sous les ordres d'un adjudant, notre équipe de jeunes mécaniciens était allée à Diên Biên Phu pour récupérer et remettre en état deux chasseurs *Bearcat* accidentés sur la piste d'envol.

Au cours de ce séjour, nous avons fait connaissance avec un jeune soldat dont l'unité était stationnée non loin du cantonnement de l'armée de l'Air ; il avait repéré que nous avions quelques canettes de bière et nous lui en avons offert une chaque soir. Il en était tout heureux. Il m'avait confié une pellicule photo à faire développer avant son retour à Hanoï qui devait se faire peu de jours après. Je ne l'ai pas revu, je ne sais rien de lui, pas même son nom, il me reste les photos.

Notre travail de récupération de pièces mécaniques terminé, retour à Hanoï. L'un d'entre nous devait revenir le lendemain rapporter différentes pièces pour la remise en état de l'un des chasseurs, mais la piste n'était plus utilisable. La bataille de Diên Biên Phu était commencée.

Au cours de mon séjour en Indochine, j'ai eu l'occasion d'effectuer d'autres missions semblables dans le Delta. Je me souviens de notre incroyable “ *insouciante jeunesse* ”.

L'après Diên Biên Phu

Souvenir de 2 années en Indochine : 1^{ère} étape, le Viêt Nam

Le récent décès du général de Beauregard, qui, en 1954, fut mon premier chef, me conduit à évoquer mes souvenirs indochinois.

Le départ

En juin 1954, tout juste âgé de 18 ans, je me trouve à Fréjus, en formation pour partir en Indochine. C'était alors la règle et je dois avouer que ce stage, doublé d'une formation “ *commando* ” au camp marin de Saint-Aygulf, n'avait rien de désagréable en ce début d'été.

Après Diên Biên Phu, les négociations conduites par Mendès France, le cessez-le-feu est signé alors que nous ne sommes pas encore embarqués. L'incertitude quant à l'embarquement se termine rapidement, mais nous apprenons que le bateau, le mémorable *Athos II*, fera escale en Tunisie et que certains y seront débarqués. Pour le jeune “ *PDL* ” que je suis, ce serait une catastrophe car l'Indochine ouvre droit à la solde complète, ce qui n'est pas le cas de la Tunisie ! Par ailleurs, ma tête est déjà en Indochine et mon rêve risque de s'évanouir. L'escale de Bizerte voit de nombreux “ *débarqués* ” plus ou moins volontaires, la durée du séjour en Indochine, 27 mois, faisait peur à certains et beaucoup ne croyaient pas vraiment au retour de la paix en cette fin de juillet. Je ne suis pas du lot et le voyage continue : Port-Saïd, Djibouti, Colombo... Malgré la température souvent torride, des finances très modestes, ce voyage reste inscrit dans ma mémoire. Outre les découvertes permises par les courtes escales, je m'initie à mon futur séjour en écoutant les anciens, qui, sans exception, ont le virus de ce pays, mais que les événements politiques rendent inquiets.

Le Viêt Nam

Après la légendaire remontée de la rivière de Saigon, c'est le débarquement et l'accueil dans le fameux camp Pétruski. Cet immense dortoir avec ses quatre niveaux de lits superposés fait penser à Zola.

Que faire d'un jeune isolé qui arrive dans un pays dans lequel les unités du nord commencent à préparer leur retour en France ou leur descente vers la Cochinchine ? J'ai droit à un court séjour dans un poste du Delta où je me mêle à la population, ô combien colorée, des engagés volontaires. Ma chance est d'être repéré par un capitaine qui, constatant mon niveau d'études, certes modeste, mais qui fait tache dans le paysage des autres engagés, décide de m'envoyer au centre d'études militaires des forces armées vietnamiennes. Commence alors une inoubliable expérience à la fois au plan des relations humaines et de la connaissance du Viêt Nam. La mission de cette école est la formation des cadres de la nouvelle armée vietnamienne. Depuis de Lattre, beaucoup de ces unités existaient, mais

les officiers et bon nombre de sous-officiers étaient Français. Maintenant il s'agit à la fois de pourvoir à l'encadrement de ces unités et d'en créer de nouvelles. Nous recevons des capitaines, des commandants, des lieutenants-colonels qui, respectivement suivent le cours de commandant de compagnie, de bataillon, de régiment. Ces officiers après deux à trois mois de formation vont commander les nouvelles unités. Il arrivera que le même officier fera deux stages successifs et passera du grade de capitaine à celui de lieutenant-colonel en moins d'un an.

Deux constats fondamentaux restent dans mon esprit : le premier est la confiance, la cordialité, le respect à l'occasion, que manifestent aussi bien les chefs de la nouvelle armée vietnamienne que les stagiaires envers des officiers français. Nous sommes en octobre 1954, nous venons d'être battus à Diên Biên Phu, les accords de Genève ont coupé leur pays en deux, et pourtant il n'y a pas la moindre ombre dans les relations, le travail est sérieux.

Le deuxième, bien sûr très lié au premier, est la qualité de l'encadrement français - j'ai cité Costa de Beauregard, à l'époque lieutenant-colonel, mais il y a aussi de Blignières, Frasati, Petit, Desmaisons, Godard¹... - commandé par le prestigieux général Arnoux de Maison-Rouge. Il s'est entouré à Saigon, dans ce fameux centre (CEM/FAVN), de ces brillants officiers, pour la plupart venant de son ancien groupement mobile. Là aussi j'écoute religieusement les témoignage de ces grands anciens : de Blignières est ému lorsque j'évoque les actions faites en *Crabe* et *Alligators*, Diên Biên Phu est dans toutes les mémoires. D'abord parce que le frère du colonel de Castries est chez nous, ensuite par les souvenirs des acteurs du drame comme celui du colonel du génie, Desmaisons je crois, qui aurait été "relevé" de Diên Biên Phu parce qu'il estimait que la position n'était pas défendable.

L'encadrement du CEM est totalement français, j'ai avec moi les deux seuls sous-officiers vietnamiens. Ils m'aident à préparer les dossiers d'exercices pour les stagiaires. Là aussi la confiance est totale et la compétence assurée. Ces exercices se poursuivent à un rythme soutenu. Très rapidement l'idée de la reconquête du nord se manifeste. Nous faisons des exercices avec déplacements réels des stagiaires au centre du Viêt Nam avec des "flèches" vers le nord. L'atmosphère de l'époque m'apparaît aujourd'hui surréaliste. Le cessez-le-feu est respecté même si chacun sait que le Viêt-minh laisse sur place d'importants contingents, aucun attentat n'a lieu, on circule librement du cap Saint-Jacques jusque sur les hauts plateaux du centre. Ces exercices m'ont donné une excellente connaissance de ces régions et tout particulièrement des fameuses brousses de la région de Pleiku, Anké, lieu des derniers combats très meurtriers après Diên Biên Phu. Un de mes camarade, parti quelques mois avant moi, a fait huit jours de campagne avant d'être prisonnier avec une partie du bataillon de Corée, tombé en embuscade en juin ; je devais le revoir à la fin 54. Il venait de recouvrer sa liberté après six mois de détention.

Les souvenirs de Saigon sont légion. Ainsi est particulièrement émouvant celui de l'aventure d'un camarade de rencontre. Parachutiste dans un bataillon du nord, il avait plus d'un an de séjour TOE, donc disposait de quelques économies, lorsqu'il fut désigné fin avril 1954 pour sauter sur Diên Biên Phu. Embarqué à deux reprises, il ne fut jamais largué, d'abord pour cause de météo, puis parce que la situation ne le permettait plus. Mais persuadé qu'il ne reviendrait jamais – l'issue de la bataille était connue - il avait grillé toutes ses économies à Hanoi C'est aussi la rencontre avec Marc Flament, caricaturiste déjà reconnu en Indochine, mais que l'Algérie et Bigeard "immortaliseront".

On pourrait évoquer le "brûlant", à l'époque, trafic de piastres. Je ne pense pas que beaucoup de militaires pratiquaient le "grand trafic". Mais nous étions très sollicités par les civils français qui se préparaient à un retour forcé en métropole. Ils échangeaient des piastres à un taux proche de la moitié du cours normal, ce qui donnait un pouvoir d'achat local assez intéressant et permettait à ces civils de récupérer un peu d'argent français.

Revenons à notre sujet : le centre est sous la tutelle de la mission d'assistance militaire dont le siège administratif est à Cholon. Nous portons le fameux "margouillat" vietnamien. A l'automne nous vivons au plus près la bataille de Saigon, en fait celle de Cholon, et il arrive que les "Bins-Xuens", en lutte avec l'armée vietnamienne, nous prennent comme cible. Cette bataille de ville, dont il est rarement question, a été assez vive pour mettre en péril le régime de Ngô Đình Diêm, qui ne dut

¹ Ce groupe d'officiers se retrouvera tout naturellement en Algérie.

son salut qu'à l'action du régiment de parachutistes commandé par un fameux chef, dont j'ai oublié le nom, formé par les Français et bien connu au centre militaire.

L'arrivée du nouveau chef d'état vietnamien, Diêm, sonne progressivement le glas de notre action et de celle des Français. Dès le début de 1955, les premiers cadres américains arrivent au centre. Nous cohabitons. Ils ne parlent pas français et ce sont quelques femmes, américaines, qui assurent les traductions. Maison-Rouge refuse la situation et rentre en France. Son successeur assure la transition avec les Américains. J'en profite pour faire un court stage de " BA 1 " au 2/10 RAC près de Mytho et vivre pour quelques semaines la vie d'un régiment en fin de campagne. Nous effectuons aussi de sympathiques tirs d'artillerie au cap Saint-Jacques.

Je passe sur la vie à Saigon qui a, étrangement, retrouvé son apparente douceur coloniale, mais l'avait-elle perdue ? Le port vit une activité fébrile avec le rapatriement des invraisemblables stocks de matériels en partance pour la France, ou l'Algérie. On voit même, livrés à la mousson, des stocks de matelas sur les quais !

J'assiste aussi à l'arrivée de milliers de réfugiés du nord, catholiques pour la plupart, qui s'installent tout autour de Saigon et notamment entre le camp Chanson et le centre de la capitale. Ayant tout perdu, ou presque, y compris leur Tonkin, ils conservent un formidable moral et là aussi jamais un mot, un geste contre nous, les Français, qui allons les laisser.

En juillet, j'échappe au rapatriement et suis affecté au Cambodge, ce merveilleux pays du sourire et commence une nouvelle année indochinoise.

(à suivre...)

Jean-Noël Sorret (AI-Au 48-53)